

Chris Koufrin

# **BANZAI !**

Dix-huit nouvelles *déjantées*

© 2006 Publi-Libris SA  
ISBN 2-940251-26-6  
Tous droits réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle, est interdite.  
Imprimé en Suisse.  
[www.publi-libris.com](http://www.publi-libris.com)

## TABLE DES MATIÈRES

Marche arrière . . . . .	1
Postérité . . . . .	9
Se non è vero . . . . .	15
Fait divers . . . . .	21
Le pétard . . . . .	27
Le souffle au cœur . . . . .	33
La Russe . . . . .	45
Congé le jeudi . . . . .	53
Quasimodo . . . . .	59
Méchante . . . . .	65
Le renard argenté . . . . .	77
L'écologiste . . . . .	83
Un temps pour mourir . . . . .	89
Le mur des lamentations . . . . .	101
Le pique-nique . . . . .	109
Les trois derniers jours . . . . .	113
La cerise sur le gâteau . . . . .	123
Un petit signe de Là-haut . . . . .	131



## *Marche arrière*

ELLE ALLA PRENDRE une cigarette dans son étui. Elle tira une première bouffée sans trouver d'apaisement, puis une deuxième puis une autre, et une autre... Elle écrasa vigoureusement son mégot et alluma immédiatement la suivante. D'habitude, elle regardait sa main tenir la Chesterfield. Elle avait de très belles mains aux ongles manucurés, vernis d'un rouge vif comme celles de Bette Davis dans le film *Now, Voyager*.

Aujourd'hui, elle observait la trace rouge sur le col immaculé de la chemise de son mari.

Après la troisième cigarette, elle serra la chemise contre sa poitrine, le visage blanc de rage et d'humiliation. En plus du rouge à lèvres, il y avait une trace beige, certainement du fond de teint.

Elle avait le nez fin. Elle flaira le col. Elle reconnut l'eau florale de Jacques et un parfum féminin... « L'eau de... » À croire que toutes les femmes portaient le parfum de ce Japonais. Elle, elle était allée spécialement chez l'Artisan parfumeur pour se créer une fragrance personnalisée.

– Non, mais je rêve, je cauchemarde! Trompée! Moi!

Carole ne s'aperçut pas qu'elle parlait à voix haute.

Elle refusait cette idée de toutes ses forces.

Elle n'avait aucune envie de pleurer ni de savoir qui c'était. Elle avait juste envie de vomir.

Elle jeta rageusement la chemise sur la corbeille.

– Quel faux-cul!

Il est vrai que, depuis quelque temps, son mari, médecin accoucheur dans une clinique privée, était appelé plus souvent la nuit. Elle se voyait le plaindre quand il rentrait à l'aube, les yeux cernés.

Elle avait été une amoureuse prête à tout pour Jacques, prête à sacrifier ses études d'infirmière pour qu'il devienne médecin. Elle l'avait fait bien volontiers, car quelques années plus tard, elle avait pu quitter son emploi pour s'occuper des enfants et pour prendre en main la carrière de son époux. Quel temps passé à l'institut de beauté, chez le coiffeur et chez la manucure! Quelle énergie elle avait déployée pour rester mignonne et désirable! Le résultat était là: stricte sur sa ligne, stricte sur son image. Elle était fière quand Jacques se moquait des épouses de ses collègues:

– Ah, Carole! Tu vois comme elles font « bobonnes » (Parce que les « bobonnes » et les confrères venaient manger régulièrement à la maison.)

– Quelle idiote, j’ai été!... Qui préparait les arrangements floraux? Qui élaborait les menus? Qui faisait la cuisine? D’accord, la femme de ménage s’occupait des rangements, mais sous ma haute direction.

Et qui menait les enfants à l’école? Trois gosses, ce n’était pas rien!

Jacques en aurait voulu quatre; mais quand elle lui montra les prémices de quelques « varicosités » sur ses mollets parfaitement épilés, il l’envoya faire un « stripping » chez un confrère et l’on n’en parla plus.

Elle n’était pas contente, mais alors pas contente du tout d’être trompée. Divorcer ne lui disait rien, se taire dans son coin encore moins. Elle savait que si elle ne marquait pas le coup rapidement, sa colère allait gonfler, gonfler, et éclater si fort que Jacques risquait de la quitter pour toujours.

Jusqu’à maintenant, elle avait joué à la potiche consentante, toujours à demander l’avis de Jacques, à attendre son jugement. Il la conseillait pour tout: la longueur de ses cheveux, les nuances de son maquillage, la coupe de ses vêtements. Il avait même voulu qu’elle arrête de fumer. Avec la meilleure volonté du monde, elle n’y était pas parvenue. Cocue pour cocue, il fallait que ça change. Dès demain, elle retrouverait sa vraie personnalité. Elle voulait l’étonner, le surprendre, le reprendre.

Elle caserait les gosses chez la belle-mère et se rendrait à l'institut de beauté.

Le lendemain, à neuf heures, elle s'offrit la totale. C'était Jacques qui payait. Elle ne se refuserait rien! Enveloppement aux algues! Massage relaxant! Huiles essentielles! – LE NIRVANA! – Elle avait presque oublié pourquoi elle était là! Après un soin du visage qui finit de détendre les dernières crispations striant encore son front, elle demanda un maquillage plus soutenu que d'habitude. Elle avait un petit visage pointu, le teint mat, de grands yeux verts et des dents très blanches. L'esthéticienne lui proposa une mise en valeur de ses yeux, par un camaïeu d'ombres à paupières irisées, dans les tons de brun. Carole demanda des faux cils et fut agréablement surprise du résultat. Elle commençait à se ressembler. Sous les mains expertes de la praticienne, elle se retrouva, les lèvres rouges et pulpeuses, se faisant un clin d'œil langoureux dans le miroir. Elle faillit passer la langue, voluptueusement, sur ses lèvres, comme elle l'avait vu faire dans les films. Elle préféra sortir une Chesterfield, avant de passer sous les ciseaux agiles de René et de tendre les mains à la manucure. À changement de vie, changement de coiffure et de couleur. C'est René qui était content, il pouvait se laisser aller à sa verve créatrice. Il se permit de suggérer une couleur dans les rouges violacés avec quelques mèches bleu ciel.

Ah, non! Il n'allait pas gâcher l'harmonie du maquillage avec ses fantaisies! Carole se retrouva avec une

petite coupe courte, très effilée, qui mettait son visage pointu en valeur. Ses cheveux, châains foncés, balayés de quelques mèches plus claires, la faisaient échapper à la « punkitude » prévue par le « Styliste ».

Avec ce nouveau visage, elle était obligée de troquer ses vêtements de bourgeoise. Elle choisit la boutique la plus excentrique et la plus hors de prix. C'est Jacques qui payait ! Sensation délicieuse !

Elle opta pour un tailleur en cuir noir, très ajusté. Elle adorait la jupe courte et le zip de la veste. Avec la carte de crédit de Jacques, elle s'offrit encore la petite lingerie noire qui lui faisait envie et qu'elle n'avait jamais osé porter.

– Est-ce que je pourrais voir un porte-jarretelles ?

La vendeuse se précipita et expliqua à Carole que le nec plus ultra consistait à y accrocher des bas fumés transparents, ornés d'une couture noire qui soulignerait le galbe de ses jambes magnifiques. Carole déroula lentement les bas le long de ses jambes fuselées et réclama une paire de chaussures à talons aiguilles, les mêmes que celles qu'elle empruntait à sa mère, pour jouer, quand elle était petite.

Elle en oublia ses mocassins et son rang de perles dans la cabine et se précipita au stand de bijouterie. Là, elle choisit un « collier de chien », en or et platine. Jacques ne pourrait qu'adorer !

Carole s'admira dans tous les miroirs qui ponctuaient le trajet jusqu'à la cafétéria. Elle entra. Tous les regards convergèrent vers elle. Elle sortit une Chesterfield puis commanda un ristretto au garçon, fasciné.

Elle était sûre qu'elle allait reconquérir Jacques.

Sa Clio devenait vraiment poussive et ne correspondait plus à son nouvel état d'esprit. Elle avait l'état d'esprit « Porsche Carrera » mais avec les enfants, ça n'irait pas. Jacques avait une Renault Espace, c'était pratique pour aller en vacances. Elle avait envie d'un style plus personnel. Et

pourquoi pas un 4×4, avec pare buffles pour pousser les escargots de la circulation urbaine? Elle le prendrait bordeaux, ça allait bien avec le noir.

Elle parqua sa voiture devant le stand d'exposition du Piazza.

Pour la première fois, elle entra seule dans un garage. Jacques l'accompagnait toujours pour qu'elle ne se fasse pas flouer!

Mais elle était remontée à bloc; elle se sentait ferme et persuasive. Juchée sur ses talons hauts, le fessier moulé de cuir noir, elle chercha un vendeur du regard.

Un homme s'avança vers elle. D'emblée, elle ne le sentit pas: le type avait la cinquantaine un peu fanée, trop d'alcool et de tabac. Il avait l'allure soignée mais ses cheveux gris, juste un peu trop longs, faisaient toute la différence entre le vendeur de Rolls et le vendeur d'occasions. Il avait surtout une façon de la regarder de bas en haut qui ne lui plaisait pas.

Quel fat! pensa-t-elle. Encore le genre de mec qui croit que toutes les femmes vont lui tomber dans les bras! Tu

nous énervons pas! Je viens choisir une voiture, et après je passe chercher Jacques!

Le vendeur lui demanda ce qu'elle désirait acquérir puis

il lui montra ce qu'il avait dans le genre 4×4. Comme fait exprès, il n'y avait que des japonaises. Ils s'arrêtèrent devant une voiture bordeaux, Carole sut que c'était celle qu'elle voulait. En la lorgnant du coin de l'œil, il lui vantait les avantages de la voiture. Il se pencha vers elle pour lui en dire le prix. Elle eut un haut-le-cœur. Il mettait de la brillantine. Quelle horreur!

Il lui proposa d'aller faire un tour pour essayer le véhicule et, glamment, lui ouvrit la portière. Grimper dans un

4×4 avec une minijupe et des bas était une première pour Carole; elle réussit à ne pas faire craquer les bas. Quand elle voulut rabattre la jupe de quelques centimètres, sous l'œil lubrique du vendeur, le cuir, pourtant souple, ne s'y prêta pas.

À sa grande surprise, la conduite du véhicule était agréable. Le type en profita pour se présenter: Mario. Sans gêne, il lui demanda son prénom. Carole répondit mécaniquement, trop occupée à surveiller la circulation et à ne pas faire filer ses bas en changeant de vitesse.

Mario la complimenta sur sa tenue du volant. Elle n'y croyait pas. Tous des menteurs! Et celui-là, avec son air de faux-derche et sa chevalière... Quel cauchemar! C'était un mac, pas un vendeur!

Jacques, lui, avait de la classe!

Le type lui caressa le genou. Elle serra les dents à s'en briser les mâchoires.

Elle le regarda d'un petit air méprisant, mais, avec les faux cils, Mario le prit pour une invite. Il posa sur l'épaule de Carole un bras aussi lourd et gluant qu'un boa. L'odeur de son after-shave la révolta: c'était au moins du « Marc-Aurèle », l'empereur de la cocotte, le César des supermarkets! Il la dégoûtait; elle avait la nausée. C'était le moment de rentrer au garage!

Carole rangea la voiture, s'affala sur le volant. Elle n'en pouvait plus. Elle aurait voulu que Jacques fût là. Elle lui pardonnait tout.

Mario descendit avec un sourire vainqueur. Appuyé contre le mur du garage, sans qu'elle ne lui ait rien demandé, des deux mains, il la fit lentement reculer.

– Comme si je ne savais pas parquer! grommela-t-elle.

Dès cet instant, Carole ne se souvint plus de rien. Elle entendit un choc mou puis il y eut une énorme tache rouge sur le mur gras. Mario avait passé de vie à trépas.

## *Postérité*

STONE ET MOI, on est potes depuis la maternelle.

Je rigole quand je regarde notre première photo de classe. On est assis l'un à côté de l'autre. Lui, c'est le noiraud aux cheveux bouclés; moi, je suis le blondinet aux cheveux raides. On fait chacun une grimace parce qu'on trouve que la photo, c'est con!

J'sais pas pourquoi, le premier jour, on s'est assis l'un à côté de l'autre? Peut-être le hasard? Ou la maîtresse? Mais cinq minutes après, on avait oublié la classe, les gamins, les explications, pour entrer dans une histoire. Depuis qu'on se connaît, on ne fait que ça, inventer des histoires, et bien sûr, on prend les meilleurs rôles.

Je me rappelle qu'au cours préparatoire, pendant six mois au moins, Stone a été le roi et moi le prince. En cas

d'absence ou de maladie du roi, je reprenais son rôle. Ceux qui voulaient notre protection nous devaient allégeance, c'est-à-dire, nous donnaient un jouet que nous acceptions avec magnanimité. Aujourd'hui, ça s'appelle du racket!

N'empêche, on se marre bien avec nos histoires, ça fait dix ans que ça dure. On est toujours ensemble en classe, si possible assis à côté l'un de l'autre. Entre-temps, nos mères ont sympathisé.

Moi, je suis Smooze. C'est vrai, je suis mou, mais seulement du corps. J'ai les idées musclées. C'est mes frères et sœurs qui m'ont donné ce surnom. Je suis le plus jeune, j'ai dû m'y faire.

Les Rolling Stones, c'est pas notre époque! Stone, on l'appelle comme ça depuis le cours d'anglais, depuis qu'on a su que ça voulait dire « pierre ». Nous, on est plutôt IAM ou MC Solar. Quand on sait pas quoi faire, on invente un rap. Avec Stone, on s'embête jamais!

On a l'uniforme: des « baggy pants », – la vraie élégance, c'est qu'ils doivent être trop longs et trop larges – des baskets voyantes mais pas fluo, c'est vulgaire! On aime bien porter le blouson. On n'achète pas le même. Eh! Oh! Chacun sa personnalité! Comme je suis mou, je suis bon en hip-hop. Stone est un peu envieux, mais il se rattrape sur les textes. Nos parents nous charrient à cause de nos costards. Nous, on s'en fiche, on est cool! On fait partie d'aucune bande, on bosse normal à l'école. Eh! Pas cons quand même! Boucs émissaires, très peu pour nous! Les filles? Il n'y a pas de place pour elles dans nos histoires. Je

sais très bien que quand il y en aura une, c'en sera fini de notre amitié. Alors, on fait gaffe!

Je sais pas comment l'idée m'est venue... Un jour, j'ai dit à Stone :

– Ça fait dix ans qu'on se connaît, faudrait marquer l'événement, faire un truc pour la postérité.

Puis Stone a répondu :

– On pourrait graffiter un mur. Si on se fait pas choper, ce sera notre secret à tous les deux et on se marrera chaque fois qu'on passera devant!

Sans rire, ça nous a pris six mois de préparation : déjà qu'y fallait qu'on soit habillé tout en noir. On a fait croire à nos mères que, pour faire des économies, on allait teindre nos vieilles fringues. Elles se sont même chargées du boulot!

Je n'avais plus qu'à acheter deux cagoules de commando dans un de ces magasins « Surplus de l'armée ».

L'échéance, on s'en fichait. Il nous fallait juste une nuit quand le projet serait prêt. Moi, j'y connais rien en peinture, j'suis pas bon en dessin. Stone, lui, c'est le perfectionniste. Pendant les cours, il remplissait des feuilles d'esquisses, de projets, il voulait que les graffitis soient beaux.

– OK! Et moi, dans tout ça?

– Si le dessin te plaît, tu n'auras qu'à bomber sous mes ordres.

– Ouais, mais j'aimerais quand même laisser ma marque!

– Bon, tu feras la signature.

– Génial, avec nos deux noms, ça fait SS!

Il n'a même pas rigolé.

J'suis allé observer tous les tags de la ville. Le long de la voie du chemin de fer, c'était vachement dangereux! J'ai quand même réussi à trouver une idée originale qui nous plaise à tous les deux!

Un jour, Stone m'a dit que le dessin était prêt. Il l'a sorti de son armoire, caché sous une pile de jeux de société. On n'était pas moins excité que s'il avait sorti le dernier numéro de Play-boy. Le chef-d'œuvre intégral! J'y connais rien, mais c'est l'impression que j'ai eue. Il manquait que les bombes de peinture... et le mur!

Sans rire, un mur comme celui qu'on voulait, y en avait pas beaucoup. On voulait un grand rectangle dans une rue passante mais pas trop fréquentée la nuit. On l'a cherché pendant des semaines. Il était sous notre nez. C'était le mur de la salle de gymnastique de l'école primaire de notre quartier: dix mètres de long sur deux mètres de haut, à cinq minutes à pied de chez moi. On était tellement contents, ce jour-là, qu'on a fait une danse d'Indiens plutôt qu'un rap!

Je commençais à avoir peur mais Stone était vachement déterminé. On risquait pas grand-chose sur le plan matériel mais... la honte pour nos parents. Stone a voulu refaire son dessin à l'échelle. J'ai dû calculer le nombre de bombes qu'il fallait. Au prix où elles sont, j'avais intérêt à pas me gourer! Stone paranoyait tellement qu'il voulait qu'on change de magasin pour chaque bombe! Je lui ai fait

remarquer qu'on avait meilleur temps de chercher le magasin le moins cher et de tout acheter au même endroit. Il a été d'accord. Avec le temps qui passait, je n'avais qu'une crainte: que d'autres tagueurs découvrent la virginité du mur.

Le grand soir est arrivé... Stone avait cherché sur le calendrier la date de la pleine lune. Il est vraiment futé mon pote! Il est venu dormir chez moi, comme ça lui arrive fréquemment. J'habite au rez-de-chaussée et ma chambre donne sur le jardin. À deux heures, on était fin prêt. Vêtus de noir, encagoulés, les sacs à dos pleins de bombes, on s'est claqué la main avant de franchir la barrière et de trotter jusqu'au mur. Ouaaah! Le vertige, l'angoisse, comme avant un saut à l'élastique!

À droite du mur, il y avait un petit chemin en pente, bordé de buissons, menant au parking des maîtres d'école: la planque idéale. Stone était toujours vachement déterminé. Je cachais les bombes sous les buissons. Il dessinait une esquisse au fusain. Le mur était rugueux, juste ce qui fallait. Pendant qu'il bombait, je faisais le guet. Dès qu'une voiture arrivait, je sifflais et on se couchait à plat ventre dans le chemin. Le mur se trouve au centre de la rue, et pour une fois, dans notre ville, la rue était plane: facile de voir les phares! Ce qui m'inquiétait le plus, c'était le type silencieux, surgi de n'importe où pour faire pisser son chien!

À quatre heures du mat, après deux petites alertes, Stone avait fini le travail. Il restait une demi-bombe de

peinture, j'étais pas peu fier. Je tirais la langue, concentré à taguer notre signature. Un petit coup de mouchoir en papier pour enlever les empreintes – encore une idée de Stone – et la bombe filait au plus profond des buissons. On est rentré sans dire un mot, on a enjambé la barrière et on s'est claqué la main en crevant d'envie de gueuler notre joie à tout le quartier.

Le lendemain, en allant à l'école, on n'a pas osé passer devant le mur. Ce n'est qu'à midi qu'on est venu voir le chef-d'œuvre : une symphonie de peinture argentée, mêlée à du vert émeraude et à du violet. Dans un coin, discrète et unique, la signature nous faisait un clin d'œil.

Un mois plus tard, le mur qui appartenait à un bâtiment administratif n'était toujours pas nettoyé.

Puis ma mère en a parlé à table :

– Vous savez que je trouve les graffitis moches et inutiles. Mais le type qui a décoré le mur de l'école est vraiment un artiste. Il a ajouté de la vie à la rue!

Je suis sûr que j'ai rougi mais j'ai rien dit.

Stone et moi, on a eu raison de faire un truc pour la postérité. Surtout que Stone s'est trouvé une copine. Je l'vois moins souvent. On s'raconte plus d'histoires.

Alors, j'ai décidé d'en écrire.

## *Se non è vero*

PAUL 1<sup>ER</sup> était le jeune roi d'un de ces royaumes d'opérettes comme il en existait encore avant la deuxième guerre mondiale. Son domaine était perché sur quelques cimes balkaniques où les paysans arrivaient à cultiver suffisamment de blé entre les cailloux, pour éviter la famine.

Le jeune Paul était vêtu comme un figurant du théâtre Marigny : pantalons serrés dans des bottes de cavalier, veste à brandebourgs, toque à plume fièrement plantée sur le crâne. Avec sa moustache cirée, ce gamin de vingt ans avait fière allure.

Il avait néanmoins droit de vie et de mort sur ses sujets. Ceux-ci l'aimaient beaucoup car du second droit, il n'abusait pas.

Son existence au Banamagro se déroulait tranquillement, mais il y avait ce groupuscule d'intellectuels qui voulait gâcher les paysages en donnant tracteurs et voitures à chaque paysan. Heureusement, le Premier ministre et la police royale enfermaient les fauteurs de troubles dans les geôles puantes de son château.

Seuls Paul et son ministre possédaient un véhicule. Ils tenaient à garder ce privilège pour aller se promener à l'étranger. La plupart du temps, ils se baladaient dans un carrosse tiré par quatre chevaux bais, coiffés d'un plumet assorti à la toque royale.

La réputation du Banamagro débordait largement ses frontières grâce à une coutume ancestrale, sorte de droit de cuissage.

D'où venait cette coutume ?

Personne ne s'en souvenait. Elle avait certainement été introduite avec la création de la royauté. Paul, après son père et son grand-père, en était le continuateur.

Chaque jour que Dieu faisait, Paul 1<sup>er</sup> séduisait une femme de son royaume. Celle-ci comprenait aussitôt l'invite et le suivait dans un long jardin bordé de hauts murs blancs vierges d'ouvertures et donnant sur la mer. Enfin, chaque jour ou presque... Quand le souverain s'abstenait, le peuple savait qu'il était patraque ou que le temps était à la pluie !

Il faut dire que le plat national du Banamagro, les Struklis au fromage de chèvre, était une infecte roulade

baignant dans l'huile. Paul 1<sup>er</sup>, bien qu'il n'en raffolât pas, en mangeait par obligation et cela le ballonnait.

Il aurait pu changer le mets national, mais le poids des conventions, les livres de cuisine et les dépliants touristiques à réimprimer, firent qu'il y renonça.

Donc, le roi besognait chaque jour, ou presque, une femme différente, appuyée le dos au mur.

Certaines, coquines, essayaient divers subterfuges pour passer plusieurs fois : teinture de cheveux, changement de coiffure ou de vêtements. Ça ne marchait jamais : Paul avait l'œil.

L'acte consommé, il donnait généreusement à la dame ou à la demoiselle un billet de 500 pirames puis il ouvrait la lourde porte. Alors chacun partait de son côté.

Cette coutume était juste et sociale puisque le jeune roi pratiquait une hygiène qui le gardait vierge d'acné et toujours de bonne humeur. Quant aux familles, elles voyaient à tour de rôle leur ordinaire amélioré.

Il est vrai que Paul suivait la coutume sans plaisir. Les femmes du pays n'étaient pas extraordinaires : sèches comme des saucisses d'âne, un autre délice national, ou grosses comme des tours, toujours moustachues, enveloppées d'informes étoffes sombres. Les hommes, peu éduqués et trop poilus, ne l'attiraient pas non plus.

Les petites maisons blanches de la capitale brillaient au soleil, alignées comme les dents d'un sourire d'enfant. Ce matin-là, le roi décida d'aller dans l'une des rares boutiques

de luxe du centre. Il voulait y acheter des gants en pécarî, – son dada, son plaisir –, qui venaient directement de Paris. Il en utilisait quantité de paires car il souffrait d'une abondante transpiration des mains et le gros de son travail consistait à serrer moult mains, toutes aussi humides.

La vendeuse se tenait debout au milieu du magasin, seule comme un coquelicot égaré dans un champ de blé. Elle avait environ dix-huit ans. Des formes... Elle n'était ni tour, ni saucisse sèche... Elle avait juste ce qu'il fallait!

Une robe d'un rouge écarlate moulait ce corps de rêve. Elle était moustachue, certes... mais... avec le duvet normal qui fait le charme des brunettes!

De sa vie, le souverain ne pensait trouver pareille merveille dans tout son royaume.

Quant à elle, elle n'avait même pas jeté un œil sur le portrait un peu constipé du roi qui trônait en bonne place dans le magasin, ainsi que dans tous ceux du pays.

La demoiselle était si délurée que son père l'avait expédiée en ville. Il n'en pouvait plus de mourir de honte chaque fois qu'il traversait son village haut perché.

Alors, quand le roi lui murmura d'une voix rauque:  
– Mademoiselle, voulez-vous venir avec moi?

Elle ne pensa pas une seconde qu'il s'agissait d'une coutume journalière mais elle pensa qu'elle avait séduit son premier client.

Elle frétila du popotin tout en trottinant à côté du jeune homme. Quand il ouvrit le portail, elle fronça un peu les sourcils, découvrant le jardin.

Eh bien pensa-t-elle :

– Quand il y a urgence, il y a urgence!

Le brave roi se retrouva pour une fois le dos au mur. Ce fut elle qui prit les initiatives. Dieu, qu'il était ignorant! Mais comme il aimait ça!

Quand il lui tendit le billet de 500 pirames, elle le refusa, lui plaquant un baiser sur le bout du nez en lui disant :

– Mon cher, avec le plaisir que j'ai pris, c'est moi qui devrais vous les donner!

Dès le lendemain, Paul déprima. Il n'avait plus d'appétit, plus de conversation ; il semblait absent, un sourire béat sur les lèvres. Heureusement, la pluie tomba pendant quinze jours ; le peuple ne s'aperçut de rien.

Le roi était amoureux. Il ne voulait plus d'une femme par jour, mais uniquement celle en rouge, et pour toujours!

Le Premier ministre expliqua à Paul qu'il était temps que celui-ci se marie. Quelques jeunes filles de la noblesse européenne lui seraient présentées à titre de future épouse.

Comme il vaut mieux reculer avant de sauter, le ministre lui proposa une escapade d'un mois avec sa belle. Ensuite, Sa majesté se rangerait et l'on n'en parlerait plus.

Le roi accepta. Le métier ne compte pas que des avantages : il le savait. Au moins, il aurait de beaux souvenirs chaque fois qu'il regarderait la bigleuse fortunée qu'il serait obligé d'épouser.

Les tourtereaux auraient juste le temps de visiter l'Italie.

Ah! L'Italie en Bugatti décapotable! Pas de soucis d'argent: l'amour, la mer, les spaghetti...

C'est le moment que choisirent les opposants au régime pour faire la révolution.

Chacun l'aurait sa voiture; chacun l'aurait son tracteur... Fini cette coutume barbare! Fini ce droit de cuissage dont faisaient part abondamment les gazettes!

Le Banamagro allait passer du moyen Âge à l'ère moderne.

Paul était jeune, en bonne santé, sa belle aussi. Ils s'aimaient sincèrement. Ils décidèrent de commencer une nouvelle vie en Italie. Avec le reste du compte en banque, ils achetèrent une buvette que madame gérait avec succès. Lui conduisait les clients avec la Bugatti.

Je crois que cette histoire est vraie car Paul 1<sup>er</sup> me l'a racontée, dans un embouteillage à Rome, vers les années soixante, pendant qu'il me conduisait à l'aéroport de Fiumicino.

En tout cas, «*se non è vero, è bene trovato*»!